

Le Centre Canadien d'Architecture Ordre, lumière et rituel

Jean-Claude Marsan

Numéro 46, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsan, J.-C. (1990). Le Centre Canadien d'Architecture : ordre, lumière et rituel. *Continuité*, (46), 10–13.



Le Centre Canadien d'Architecture ORDRE, LUMIÈRE ET RITUEL

Peter Rose et Phyllis Lambert ont créé une oeuvre qui renoue avec les exigences de l'architecture classique.

Bien que de dimensions modestes, le hall d'entrée suscite une réelle émotion par l'harmonie des proportions, la majesté du volume et la lumière douce qui baigne l'aluminium, la pierre calcaire et le bois d'ébène. (photo: CCA, Alain Laforest)

Depuis son inauguration, le 7 mai dernier, tout (ou presque) a été dit ou écrit sur le Centre Canadien d'Architecture (CCA). On s'entend généralement pour y reconnaître une oeuvre architecturale majeure, bien que déroutante pour certains. Pour retrouver une telle qualité de conception et de réalisation, il faut retourner aux majestueuses banques construites au début du siècle rue Saint-Jacques. Le CCA relève le standard de la production architecturale à Montréal: il représente une aune à laquelle cette dernière devra désormais se mesurer.

Une démarche particulière a guidé les architectes Peter Rose et Phyllis Lambert dans la conception du CCA. Ils ont voulu créer une oeuvre de longue durée, qui échappe à la mode passagère pour renouer avec les exigences de l'architecture classique – ordre, lumière, rituel – et qui s'intègre dans son milieu en respectant les traditions architecturales de Montréal.



LA MAJESTÉ BEAUX-ARTS

Tout l'intérieur de l'étage public est remarquable pour la simplicité du plan, la hiérarchie ordonnée des espaces, les ambiances créées par la lumière zénithale, la noblesse des matériaux et la qualité exceptionnelle des détails. L'approche Beaux-Arts y est à l'honneur: chaque espace ou groupe d'espaces, l'auditorium, les salles d'exposition, la bibliothèque s'imposent par leur aplomb, leur calme et leur sobriété magnifique. C'est le hall d'entrée qui témoigne le mieux de cette

excellence architecturale. Bien que de dimensions modestes, il suscite une réelle émotion par l'harmonie des proportions, la majesté du volume et la lumière douce qui baigne l'aluminium, la pierre calcaire et le bois d'ébène. Là tout est «ordre, calme et volupté», pour paraphraser Baudelaire.

L'intégration de l'édifice à son milieu est également bien réussie, au point de faire oublier qu'il s'élève sur un site auparavant abominable, cerné par une large artère éventrée (le boulevard René-Lévesque) et deux

La longue façade de pierre grise, rue Baile, tient sobrement le langage séculaire des institutions montréalaises. (photo: CCA, Alain Laforest)

bretelles brutales d'autoroute. Vu de la rue Baile, le CCA, avec sa longue façade de pierre grise néo-classique, tient sobrement le langage séculaire des institutions montréalaises: un espace vert de bonnes dimensions, entouré d'une grille, le met en valeur en contribuant à sa noblesse.



L'auditorium, comme tout l'intérieur de l'étage public, est remarquable pour la simplicité du plan, la noblesse des matériaux et la qualité exceptionnelle des détails. (photo: CCA, Alain Laforest)

Cette allure, digne des plus prestigieux édifices de la métropole, est cependant affectée par une certaine ambiguïté qui résulte, à mon avis, d'une trop grande dépendance conceptuelle du nouvel édifice par rapport à la maison Shaughnessy. La tradition montréalaise d'aménagement propre aux grandes institutions et à leur topologie d'intégration dans le tissu urbain s'en est trouvée partiellement occultée.

En encadrant d'une façon symétrique la maison Shaughnessy par des volumes modestes (l'aile de l'auditorium et celle de la bibliothèque), d'une hauteur inférieure à celle-ci et d'un grand dépouillement

à comparer au style orné Second Empire de la demeure, le CCA a magnifié la stature de l'édifice patrimonial. Il en résulte que l'on s'attendrait logiquement à y trouver l'entrée principale du Centre. D'autant plus que dans le cas des grandes institutions montréalaises, qu'il s'agisse des palais de justice de la rue Notre-Dame ou des établissements religieux de la rue Sherbrooke, l'entrée principale se trouve toujours du côté de ces grandes artères, jamais le long des rues secondaires.

La Ville de Montréal ayant refusé l'entrée du côté du boulevard René-Lévesque (on se demande bien pourquoi), les architectes n'ont guère eu

d'autre choix que de placer celle-ci du côté de la rue Baile. Cette entrée, surmontée d'une marquise miniature, est asymétrique par rapport à la longue façade d'une symétrie subtile: elle déçoit par son emplacement et sa timidité. En somme, on a répété de ce côté, en l'interprétant, la façade de la maison Shaughnessy et le caractère domestique de ses entrées. Encore là, il y a méprise par rapport à la tradition architecturale montréalaise pour les institutions de ce type: celles-ci échappent habituellement à la servitude du cadastre, présentent toujours des entrées monumentales et, lorsqu'il s'agit d'un bâtiment néo-classique, le portail est situé en plein milieu de la façade principale, à l'exemple du Musée des beaux-arts.

LE PASSÉ INTERPRÉTÉ

Ce qui marque le milieu de cette façade noble du CCA, cet endroit éminemment stratégique dans un volume symétrique, c'est le joint de dilatation vertical du bâtiment. Cette césure a été voulue perceptible pour signaler la ligne du cadastre originel du site, en rappel de la harpe de la maison Shaughnessy, laquelle souligne le mur mitoyen qui séparerait à l'origine les deux résidences jumelées (harpe que Peter Rose a qualifiée de «fermeture éclair»). Il est à parier que la très grande majorité des observateurs ne peuvent saisir cette subtilité, d'autant moins que la maison Shaughnessy n'est pas visible du côté de la rue Baile. Comme ce détail ne s'impose pas à la perception par sa logique évidente ou son esthétique (sauf isolé en photographie), il devient alors sans intérêt ni signification particulière. Cette façade, qui est partiellement aveugle, paraît ainsi trop dénudée dans sa partie centrale.



Pour l'entrée principale, on a répété du côté de la rue Baile, en l'interprétant, la façade de la maison Shaughnessy et le caractère domestique de ses entrées. (photo: CCA, Yves Eigenmann)

L'importance qu'ont prise la maison Shaughnessy et le cadastre comme éléments d'inspiration dans la conception du CCA suscite une question de fond: les formes du passé (ou, plus justement, une certaine interprétation de celles-ci) sont-elles en train d'obnubiler les autres approches à la conception architecturale? La même question se pose quotidiennement dans les ateliers des écoles d'architecture où des réa-

lités comme le cadastre, la grille des rues ou les formes patrimoniales deviennent pour les étudiants et certains professeurs des absolus en dehors desquels il ne saurait y avoir de salut pour cet art. Comme le craint la sociologue Annick Germain, l'architecture n'est-elle pas en train de s'enfermer dans un raisonnement intellectuel narcissique, imperméable à d'autres réalités humaines?

Je disais précédemment qu'il fallait retourner aux prestigieuses banques construites au début du siècle rue Saint-Jacques pour trouver une architecture d'une qualité comparable à celle du CCA. Mais si on choisit la Banque de Montréal comme bâtiment de référence, je pense que cet immeuble présente un meilleur exemple d'intégration à son milieu. En effet, lorsque les architectes new-yorkais McKim, Mead et White ont conçu son agrandissement en 1901, ils ne se sont pas inspirés de la façade donnant sur la place d'Armes pour créer leur façade de la rue Craig (aujourd'hui Saint-Antoine). Ils ont conçu cette dernière en fonction de la stature de la banque sur cette grande artère et de sa signification pour les gens qui la fréquentaient. Il en a résulté une oeuvre remarquable, authentique, unique à Montréal.

Conclure que le CCA paraît mieux réussi dans sa dimension non intégrée qu'intégrée ne diminue pas le mérite des architectes. Qu'ils aient pu réintroduire, avec une telle maîtrise, l'ordre, la lumière et le rituel dans une oeuvre montréalaise, voilà qui constitue un accomplissement remarquable, surtout dans cette période où la médiocrité semble régner en maîtresse incontestée. Le fait que le CCA soit désormais, par l'ensemble de ses qualités, une aune à laquelle devra se mesurer la production architecturale montréalaise dans l'avenir, c'est cela, en définitive, qui est important et encourageant.

Jean-Claude Marsan

Professeur titulaire à l'École d'architecture et doyen de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal.